

## **Le concept psychanalytique d'attention : Le dialogue implicite de Freud avec la psychologie expérimentale du XIXe siècle**

*(The Psychanalytic Concept of Attention: Freud's Implicit  
Dialogue with 19<sup>th</sup> Century Experimental Psychology)*

**Alice Cabanat**

Université Paul Valéry Montpellier 3

**Caio Padovan**

Univ. Paul Valéry Montpellier 3 – Pontif. Univ. Cat. De Paraná

### **Abstract**

*Our aim in this article is to carry out a preliminary study of the lines of continuity between the psychoanalytic model of attention as conceived by Freud and the concept of attention in experimental psychology in the last two decades of the nineteenth century. To do this, we will work from Théodule Ribot's *La psychologie de l'attention*, published in its first edition in 1889. The aim of this work is to provide a broad synthesis of the clinical and experimental knowledge developed by the scientific tradition of the time. Secondly, we will attempt to isolate the concept of attention from a selection of Freud's metapsychological works. Finally, we will make some initial considerations about the implicit dialogue between psychoanalysis and the scientific psychology that made up the conceptual landscape of the time.*

**Keywords:** History of psychology, attention, Freud's metapsychology, psychoanalytical theory, physiological psychology, Ribot, Freud

## Résumé

*Notre but à travers cet article est de réaliser une étude préliminaire au sujet des lignes de continuité existant entre le modèle psychanalytique de l'attention tel qu'il a été conçu par Freud et le concept d'attention dans la psychologie expérimentale des deux dernières décennies du XIXe siècle. Pour ce faire, nous travaillerons à partir de l'ouvrage de Théodule Ribot, La psychologie de l'attention, publié dans sa première édition en 1889. Cet ouvrage se propose de fournir une grande synthèse des connaissances cliniques et expérimentales qui ont été développées par la tradition scientifique de l'époque. Dans un deuxième temps, nous tenterons d'isoler le concept d'attention à partir d'une sélection des travaux métapsychologiques de Freud. Enfin, nous réalisons quelques premières considérations au sujet du dialogue implicite de la psychanalyse avec la psychologie scientifique composant le paysage conceptuel de l'époque.*

**Mots-clés :** Histoire de la psychologie, attention, métapsychologie freudienne, théorie psychanalytique, psychologie physiologique, Ribot, Freud

## 1. Introduction

L'idée selon laquelle la psychanalyse s'inscrit en continuité avec la tradition clinique et expérimentale de la médecine date des premiers travaux historiographiques consacrés à la psychologie freudienne. Dans les années 1940, Siegfried Bernfeld évoquait déjà le lien entre les acquis scientifiques de la psychanalyse et la neuropathologie du XIXe siècle (1944 ; 1949). Dans son ouvrage classique sur la préhistoire de la psychanalyse, publié en 1962, Ola Andersson discute le dialogue de Freud avec la psychiatrie de son temps et le rôle de ce dialogue dans le développement de son modèle étiologique. En 1978, Kenneth Levin fait de même pour la première théorie freudienne des névroses.

Des études plus larges thématissant la place de la psychanalyse dans le contexte médico-psychiatrique du XIXe siècle – comme *L'histoire de la découverte de l'inconscient* d'Henri Ellenberger (1970/1994) et *Freud : biologiste de l'esprit* de Franck Sulloway (1979/1992) – suggèrent de la même manière que la discipline fondée par Freud s'articule à toute une série de savoirs scientifiques appartenant à ce domaine. Des recherches de plus en plus précises traitant du même sujet seront réalisées à partir des années 1980 et 1990 et publiées dans des revues spécialisées, surtout en langue allemande et anglaise<sup>1</sup>. En nous appuyant sur ces investigations, nous avons plus récemment travaillé sur une histoire de la méthode psychanalytique dont les conclusions pointent également ses origines naturalistes (Padovan 2018).

Néanmoins, malgré le grand volume de travaux consacrés à l'histoire conceptuelle de la psychanalyse, nous avons remarqué au cours de ces recherches que le concept psychologique majeur d'« attention » a été largement négligé par la littérature spécialisée. Présent dans la tradition philosophique moderne depuis au moins Descartes – dans ses considérations sur l'« âme attentive »<sup>2</sup> capable de se fixer de manière volontaire sur un même objet (Descartes 1649/1909: 361) – la notion d'attention sera définie à la fin du XVIIIe siècle par Kant comme l'« effort de rendre conscient ses propres représentations », en particulier celles issues des organes des « sens » (Kant 1798/2000: 14). Pendant le XIXe siècle, la tradition médicale s'approprie le concept en le faisant objet d'une nouvelle discipline, la psychologie expérimentale. Nous trouvons une synthèse de ces études dans les investigations menées par le philosophe français Théodule Ribot dans son ouvrage classique *La psychologie de l'attention* (1889).

---

<sup>1</sup> Voir les articles publiés dans les revues *Luzifer-Amor* et *Psychoanalysis and History*.

<sup>2</sup> Voir encore à ce sujet, le numéro thématique de la revue *Les Études philosophiques*, « L'attention au XVIIe siècle : conceptions et usages », publié en 2017.

Afin de contribuer à ce débat, nous proposons dans cet article une étude préliminaire des lignes de continuité existant entre le modèle freudien des processus attentionnels et le concept d'attention tel qu'il a été conçu au sein de la psychologie expérimentale du XIXe siècle. Ce travail sera divisé en deux grandes parties. Pour rendre compte des connaissances développées par la tradition médicale, la première partie de notre texte sera consacrée au concept d'attention tel qu'il est présenté dans l'ouvrage de Ribot. Ensuite, il sera question d'aborder les contributions de Freud sur le sujet à partir d'une étude focale de sa métapsychologie. À partir de là, nous esquisserons une discussion des points de rencontre existant entre le modèle freudien et les apports issus du paysage scientifique de son époque en évaluant l'hypothèse d'une continuité de l'un à l'autre.

## **2. Les phénomènes attentionnels dans la psychologie expérimentale du XIXe siècle**

Les traités contemporains sur la psychologie de l'attention situent les contributions de Ribot à la base des théories contemporaines sur le sujet<sup>3</sup>. Si le philosophe français n'a pas été le seul penseur à traiter de cette question pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, il s'est distingué par sa capacité à proposer un modèle cohérent et complet de l'attention en accord avec la plupart des théorisations de l'époque.

Paru en 1889, son ouvrage sur la psychologie de l'attention a été immédiatement traduit en anglais et fut publié un an plus tard aux États-Unis. Cela sans doute en raison des rapports scientifiques unissant Ribot et le psychologue américain William James qui fut un interlocuteur important<sup>4</sup>, notamment à partir du mémoire écrit par ce

---

<sup>3</sup> Voir Maquestiaux, F. (2017). Voir aussi des ouvrages d'introduction, comme Léger, L. (2016) ainsi que des manuels plus anciens, comme Richard, J-F. (1980).

<sup>4</sup> Les deux chercheurs étaient en contact au moins depuis le début des années 1880, comme atteste l'échange épistolaire. À ce sujet, voir : Bixler, J.S. (1945).

dernier sur le *Sentiment de l'effort* (1880). Plus tard, dans l'ouvrage *Principes de psychologie*, paru en 1890, James consacrera tout un chapitre aux phénomènes attentionnels, où les conceptions du philosophe français seront mentionnées de manière positive comme un modèle apparenté (James 1890: 444, 446).

L'une des définitions de l'attention donnée par Ribot est celle d'un « monoïdéisme intellectuel avec adaptation spontanée ou artificielle de l'individu » (Ribot 1889: 9). À partir de cette définition très synthétique, nous apprenons que le phénomène attentionnel est un *processus intellectuel* particulier qui se manifeste chez l'individu de manière *spontanée* ou *artificielle*. En tant que processus intellectuel spécifique, l'attention ne sera pas considérée par le philosophe comme une faculté ou une fonction psychologique à part entière. Selon l'auteur, elle ne constitue pas un « pouvoir spécial », comme la perception ou la mémoire, mais plutôt un « état intellectuel prédominant », conditionné par des « causes complexes » qui déterminent une adaptation plus ou moins longue au niveau idéationnel (165).

La première partie de l'ouvrage de Ribot sera consacrée à l'attention dite spontanée. Cet état intellectuel d'adaptation non volontaire a toujours pour cause des « états affectifs » guidés par des sentiments « agréables, désagréables ou mixte » (12). D'après Ribot, ce principe était déjà présent chez certains auteurs de langue anglaise, comme Henry Maudsley, George Henry Lewes et William B. Carpenter, ainsi que chez quelques auteurs de langue allemande, comme Adolf Horwicz et Wilhelm Volkman von Volkmar (*Ib.*).

Cette distinction entre l'attention spontanée et l'attention artificielle, nous la retrouvons dans la *Physiologie de l'esprit* de Maudsley, publiée en 1877, et dans l'ouvrage *Problèmes de vie et esprit* de Lewes, paru en 1879. Tous les deux utilisent les catégories d'attention volontaire et d'attention involontaire pour désigner ces états. Dans ses *Principes de physiologie mentale*, Carpenter fait appel

aux notions d'« attention volitive » ou intentionnelle et d' « attention automatique » ou sans intention pour décrire les mêmes phénomènes. Volkman von Volkmar parle dans son *Manuel de psychologie*, paru en 1875, de l'« attention » [*Aufmerksamkeit*] involontaire par opposition à l'acte volontaire de « faire attention » [*Aufmerken*] à quelque chose. Trois années auparavant, en 1872, Horwicz discutait dans son ouvrage *L'analyse psychologique fondée physiologiquement* la différence entre une attention « volontaire » [*willkürliche*] et une attention « involontaire » [*unwillkürliche*], une distinction qui, selon l'auteur, se retrouvait déjà dans la philosophie allemande du XVIIIe siècle, au moins depuis la *Psychologia empirica* de Christian Wolff (Horwicz 1872: 229).

Au-delà, donc, de l'opposition bien établie entre deux types d'attention - accompagnée ou non de volonté - les auteurs se demandent : comment expliquer le fait que l'attention se tourne ou se détourne des perceptions et des représentations ? La réponse de Horwicz à ce sujet est assez claire, ce sont « les sentiments [*Gefühle*], les intérêts [*Interessen*] et les désirs [*Begehrungen*] » qui « déterminent et dirigent l'attention », toujours éveillée par des « sensations agréables et désagréables » (230). D'une manière ou d'une autre, tous les chercheurs mentionnés plus haut se montrent en accord avec cette affirmation, qui rejoint à son tour directement la position de Ribot.

C'est pour cette raison que selon Ribot chaque individu porte son attention de manière spécialisée, en fonction de son histoire personnelle, de ses expériences agréables et désagréables. La nature de l'attention spontanée chez une personne, écrit l'auteur, révèle dans ce sens « son caractère ou tout au moins ses tendances fondamentales ». La portière, poursuit Ribot, « prête spontanément toute son attention aux commérages ; le peintre, a un beau coucher de soleil ou le paysan ne voit que l'approche de la nuit ; le géologue,

aux pierres qu'il rencontre où le profane ne voit que des cailloux » (Ribot 1889: 12). Cependant l'attention ne s'applique pas uniquement aux objets *extérieurs*, mais également aux objets *intérieurs*, des perceptions, comme le disait Horwicz, et des représentations.

Ribot entend que l'attention spontanée peut se manifester sous ces deux formes : « appliquée aux objets externes » et alors considérée par l'auteur comme l'attention proprement dite, et appliquée « aux événements intérieurs » lors de la réflexion (27). Volkman von Volkmar, cité plus haut, désignait ces deux formes d'attention comme « sensorielle » (lorsqu'elle investit le monde externe) et « intellectuelle » (lorsqu'elle se retourne vers le monde interne). Dans les deux cas, l'attention suit des états affectifs qui, en dernière analyse, comme y insiste l'auteur à la fin de son chapitre, trouvent leurs sources dans les « instincts d'autoconservation » (43). Finalement, sous toutes ses formes, l'attention spontanée est « au service et sous la dépendance du besoin » (44), elle est guidée par les *sensations* agréables et désagréables associées à la satisfaction de chacun de ces instincts.

La deuxième partie de l'ouvrage de Ribot sera consacrée à l'attention artificielle, aussi dite volontaire. À la différence de l'attention spontanée, affirmera le philosophe, elle est factice, produite par « l'éducation, l'entraînement ou le dressage » ; elle est toujours dépendante d'un intérêt artificiel, non naturel. Pourtant, de la même manière que l'attention en général, elle garde son lien avec des états affectifs et elle est, de ce fait, selon l'auteur, « greffée sur l'attention spontanée, ou naturelle, et trouve en elle ses conditions d'existence, comme la greffe la tient du tronc où elle a été implantée » (47).

Cette condition sera très bien illustrée par Ribot à travers l'exemple de l'enfant qui apprend à jouer du piano pour plaire à sa mère. Un enfant de six ans, décrit le philosophe, « fort distrait d'habitude, se mit un jour de lui-même au piano pour répéter un air

qui charmait sa mère : ses exercices durèrent plus d'une heure ». Or, le piano, conclut Ribot n'éveille pas spontanément l'attention : l'attention de l'enfant dans ce cas est volontaire. Pour se diriger vers cet objet, l'attention doit donc se greffer sur le « sentiment sympathique » que l'enfant a naturellement pour sa mère, censée à son tour produire de manière spontanée l'état attentionnel. À l'âge de sept ans, dira encore Ribot, ce même enfant,

voyant son frère occupé à des devoirs de vacances, alla s'asseoir dans le cabinet du père. « Que faites-vous donc ? lui dit sa bonne, qui fut étonnée de le trouver là. – Je fais, dit l'enfant, une page d'allemand ; ce n'est pas très amusant ; mais c'est une agréable surprise que je veux faire à maman » (52–53)<sup>5</sup>.

Le deuxième exemple rend explicite ce que le premier pouvait déjà annoncer. L'attention artificielle s'appuie toujours sur l'attention naturelle. Selon Ribot, cet appui pourra donner origine à trois genres de phénomènes attentionnels qui tendent à s'enchaîner chronologiquement vers le développement de l'attention proprement volontaire. Le premier s'étaye sur des « sentiments simples », comme la sympathie d'un enfant pour ses parents, mais aussi la crainte, l'égoïsme, l'attrait des récompenses et même la curiosité ; le deuxième est suscité et maintenu par des « sentiments de formation secondaire », comme l'amour-propre, l'émulation, l'ambition, les intérêts pratiques et le sens du devoir ; enfin, le troisième degré d'attention et le plus évolué s'établit lorsque les sentiments de formation secondaire donnent lieu à l'« habitude » et à des

---

<sup>5</sup> Les deux exemples seront empruntés au philosophe français Bernard Pérez. À ce sujet, voir le chapitre V, entièrement consacré à l'attention, dans Pérez, B. (1886).

comportements durables. C'est le moment où l'attention artificielle devient pour certains une véritable « seconde nature » (54–55). « *Pour certains* », car selon Ribot cette forme d'attention n'est pas accessible à tous. Les « réfractaires à l'éducation et à la discipline », affirme l'auteur, « n'atteignent jamais cette troisième période » du développement de l'attention. Chez eux, poursuit Ribot, « l'attention volontaire se produit rarement, par intermittences, et ne peut devenir une habitude ».

Voici donc d'après le philosophe ce qui distingue les sociétés civilisées des groupements sauvages. Les premières arrivent à dépasser l'état de nature par la maîtrise des besoins les plus élémentaires, une maîtrise rendue possible grâce à l'évolution de l'attention volontaire et la formation des habitudes. Les derniers en revanche, par leur résistance à toute forme de discipline, se limitent à développer un type particulier d'attention, appuyé sur les sentiments simples plus que sur les sentiments de formation secondaire. Avant la civilisation, dira Ribot en s'appuyant sur les travaux Herbert Spencer (1879), « l'attention volontaire n'existait pas ou n'apparaissait que par éclairs, pour ne pas durer ». L'attention volontaire exige un effort de maîtrise sur les instincts, le sauvage sera jugé comme trop « paresseux » pour l'exercer.

En termes physiologiques, cet effort et cette maîtrise impliquent la répression d'un ou plusieurs centres moteurs, un travail *d'inhibition* réalisé par la portion frontale du cortex cérébral. Ribot décrit ce phénomène comme une sorte de « réflexe négatif », capable d'arrêter un mouvement qui, faute de frein, aurait naturellement tendance à s'exprimer dans le contexte de l'attention spontanée. Or, c'est précisément l'inhibition de l'attention spontanée qui permet le développement de l'attention volontaire.

Cette partie du texte de Ribot est particulièrement importante. L'auteur commence en écrivant que « la propriété fondamentale du

système nerveux consiste à transformer une excitation primitive en un mouvement ». Nous parlons bien ici d'« acte réflexe », le mode par défaut de l'activité nerveuse. Mais nous savons aussi, continue Ribot, « que certaines excitations peuvent empêcher, ralentir ou supprimer un mouvement ». À titre d'illustration, le philosophe cite d'abord le cas du « nerf pneumogastrique » (nerf vague), dont l'excitation inhibe le mouvement cardiaque, ainsi que celui des « nerfs splanchniques », censés arrêter les mouvements viscéraux de l'intestin grêle (Ribot 1889: 65–66). Ensuite, l'auteur fait référence à l'action inhibitrice exercée par le cerveau, comme soutient le physiologiste russe Ivan Setschenof concernant l'influence du « cerveau moyen (la couche optique) » sur « les parties inférieures de l'axe cérébro-spinal ». Enfin, Ribot termine avec une citation du physiologiste français Charles-Édouard Brown-Séquard qui envisage l'inhibition comme « un pouvoir possédé par presque toutes les parties du système nerveux central et une portion considérable du système nerveux périphérique » (66)<sup>6</sup>.

Ce sont des exemples de « réflexe négatif », un phénomène qui sera abordé à cette époque dans certains travaux de synthèse cités par Ribot lui-même, comme le *Manuel de physiologie du système nerveux*<sup>7</sup> de Conrad Eckhard et Sigmund Exner, qui discutent les soi-disant « mécanismes inhibitoires » [*Hemmungsmechanismen*], et les deux articles publiés en séquence par Simone Lourie (1887 ; 1888) avec le titre *Les faits et les théories de l'inhibition*. En Angleterre, David Ferrier (1886), dans son ouvrage sur *Les fonctions du cerveau*, associe les phénomènes d'inhibition impliqués dans l'attention volontaire à l'action modératrice des lobes frontaux. Cette hypothèse trouvait à cette période appui sur un certain nombre d'observations anatomopathologiques, selon lesquelles la lésion des parties frontales

---

<sup>6</sup> Concernant la position de Brown-Séquard, voir Brown-Séquard, C-E. (1882).

<sup>7</sup> Voir le deuxième chapitre, section IV, de Hermann, L. (1879).

du cerveau humain pouvait s'associer à une « perte de la faculté de contrôle », un « changement de caractère » et aussi à « l'impossibilité de fixer l'attention » (Ribot 1889: 68).

D'après Ribot, ces mécanismes d'inhibition s'appliquent tant à des objets *externes* qu'à des objets *internes*, régulant la perception du monde extérieur, mais également aux images et aux idées issues de l'intériorité du sujet. Ces mécanismes sont censés modérer l'attention spontanée permettant l'émergence de l'attention volontaire. Dit d'une manière plus synthétique avec les mots de l'auteur, « l'état de monoïdéisme [qui caractérise l'attention] peut être maintenu volontairement pour un groupe de perceptions, d'images ou d'idées, adaptées à un but posé d'avance » (74).

Dans le cas des perceptions, les centres modérateurs des lobes frontaux sont censés inhiber les mouvements attentionnels spontanés afin de diriger correctement et activement, l'attention. L'horloger qui étudie minutieusement les rouages d'une montre, décrit Ribot, « adapte ses yeux, ses mains, son corps ; tous les autres mouvements sont supprimés » (75). De façon similaire, l'individu qui pense consciemment à un objet perçu tend à reproduire mentalement la sensation originelle de cet objet, ce qui nous permet d'inférer que l'image ainsi évoquée, dans ce cas réflexivement, implique l'investissement des mêmes parties du système nerveux initialement sollicitées par la perception. Cela dit, conclut Ribot avec une citation du philosophe écossais Alexander Bain, « comme il y a un élément musculaire dans nos sensations, spécialement dans celle de l'ordre le plus élevé, toucher, vue, ouïe, cet élément doit, d'une façon ou d'une autre, trouver sa place dans la sensation idéale, dans le souvenir » (77). Après Bain, argumente l'auteur, ce principe a été soutenu par différents auteurs à partir des années 1860, comme Hippolyte Taine, Charles Galton, Jean-Martin Chacot, Alfred Binet et Gilbert Ballet (77-78). Il est devenu un lieu commun dans le champ de la psychologie

physiologique : « l'image n'est pas une photographie, mais une reviviscence des éléments sensoriels et moteurs qui ont constitué la perception » et « à mesure que son intensité augmente, elle se rapproche de son point de départ et tend à devenir une hallucination » (78).

Or, le lecteur familiarisé avec le texte freudien sait très bien que cette idée joue un rôle non négligeable dans l'élaboration de la théorie psychanalytique, à commencer par les travaux de Freud et Breuer sur les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques (1893), où la notion de reviviscence sera centrale. Il en sera de même plus tard lorsque Freud exposera sa théorie du développement psychosexuel (1905), et lorsque l'hallucination de l'objet associé aux premières expériences de satisfaction prendra une signification particulièrement importante.

Pour ce qui est des idées, Ribot distingue celles qui résultent tout simplement de la fusion des images semblables, celles qui résultent à l'aide du mot de la fusion des images dissemblables et, finalement, celles qui se réduisent au mot. Chacune de ces catégories paraît renfermer des éléments moteurs sur lesquels il est possible d'agir volontairement par des actes attentionnels. Les types d'idées qui intéresseront le plus Ribot seront ceux de nature abstraite et accompagnant les mots. Selon l'auteur - qui encore une fois s'appuie sur la littérature scientifique de son époque - toutes les idées abstraites qui impliquent un mot peuvent se réduire, en dernière analyse, à l'expérience sensorielle du mot, soit-elle motrice, visuelle ou acoustique.

Cité par Ribot, Alexander Bain dira que « penser, c'est se retenir de parler ou agir » (Ribot 1889: 89). Or, le fait de parler ou d'agir met en place de manière spontanée les représentations motrices qui se font alors objet d'inhibition pour rendre possible un acte volontaire. La pensée correspond, donc, à cet acte volontaire qui résulte de la

modération d'une réponse plus ou moins automatique, normalement basée sur des *états affectifs*, sur des sentiments agréables et désagréables. À nouveau, nous sommes très proches du raisonnement freudien, en particulier des notions de « principe du plaisir » et de « principe de réalité », discuté de manière spécialement claire par le psychanalyste dans son article sur les deux principes du fonctionnement psychique. Nous y reviendrons plus loin.

C'est à ce moment de son exposé que Ribot introduit l'hypothèse *économique*, en écrivant que l'effort de maîtrise exigé par l'attention volontaire implique une dépense non négligeable d'énergie. En accord avec William James, le philosophe français considère cet effort comme un phénomène moteur d'arrêt, non-spontané et antinaturel, un état pour ainsi dire « anormal » et « non durable », « produisant un épuisement rapide de l'organisme » et capable de l'amener à un état de fatigue extrême et, à la limite, à « l'inactivité fonctionnelle » (Ribot 1889: 105).

Toujours au sujet de la question énergétique, Ribot dira, dans un long passage que nous nous permettons de reproduire ici dans son intégralité, que

lorsque nous passons de l'état ordinaire à l'état d'attention sensorielle ou de réflexion, il se produit une augmentation de travail. L'homme surmené par une longue marche, une grande contention d'esprit ou qui succombe au sommeil à la fin de la journée, le convalescent sortant d'une grave maladie, en un mot [...] [toutes] les débilités sont incapables d'attention, parce qu'elle exige, comme toute autre forme de travail, un capital de réserve qui puisse être dépensé. Dans le passage de l'état de distraction à l'état d'attention, il y a donc transformation de force de tension en force vive, d'énergie potentielle en énergie actuelle (106).

La notion de « travail » sera également prise en compte par l'auteur en tant que grandeur physique. Elle présuppose l'existence d'une « énergie potentielle » capable de se transformer, dans ce cas en une forme d'« énergie actuelle » de nature motrice ou cinétique. Le recours au concept de « force vive » est ici également important, car il révèle la filiation de Ribot aux premières théories de la conservation de l'énergie au XIXe siècle<sup>8</sup>. La transformation d'une énergie potentielle en énergie actuelle à l'intérieur d'un système conservatif paraît expliquer les phénomènes d'inhibition propres aux états d'attentionnels artificiels. Le « travail de réserve » associé à cette énergie potentielle se trouverait, selon l'auteur, « emmagasiné dans la substance nerveuse », et étant lui-même « l'effet des actions chimiques qui s'y passent » (156). Ce travail, intermittent par définition, notamment lorsque le cerveau « passe de l'état normal à l'état d'attention forte », implique aussi à niveau physiologique toute une série « d'actions chimiques produites dans l'organisme ». Ces actions dépendent de la bonne nutrition de l'organe cérébral concerné, elle a « pour origine les aliments et l'oxygène » (177-178).

Enfin, une nouvelle mention sera faite à Brown-Séguard. Il semble donc, dira Ribot, « que la condition physique dernière, exigée par l'attention, consiste dans ce que les physiologistes appellent la dynamogénie », concept proposé par le médecin français et défini comme « le pouvoir que possèdent certaines parties du système nerveux de faire apparaître soudainement une augmentation d'activité par une influence purement dynamique » (178)<sup>9</sup>. On est à la base de la notion charcotienne de « lésion dynamique », telle que Freud la

---

<sup>8</sup> Pour une étude préliminaire de ce chapitre de l'histoire de la mécanique, voir Fonteneau, Y. (2009).

<sup>9</sup> Voir aussi l'article « Dynamogénie », rédigé par Brown-Séguard, dans Dechambre, M.A. (Dir.) (1884).

définit dans un article publié en 1893. Il est intéressant de noter, à nouveau au sujet de Freud, que le futur psychanalyste part des principes physiologiques similaires concernant l'aspect économique dans son manuscrit neurologique posthume de 1895<sup>10</sup>. Il vaut de même pour les l'ouvrage *Études sur l'hystérie*, publié la même année.

### **3. Le concept d'attention dans la métapsychologie freudienne**

Il s'agira maintenant de reprendre le concept d'attention tel qu'il a été traité par Freud à différents moments de son œuvre. Nous verrons que cette notion s'inscrit d'une manière particulière au sein de la pensée freudienne. En effet, l'attention ne sera jamais définie par l'auteur comme un concept proprement métapsychologique à l'intérieur de la théorie psychanalytique, mais plutôt comme une sorte de conception psychologique auxiliaire censée rendre compte de certains aspects du fonctionnement psychique.

En tenant compte de cette particularité, le concept d'attention sera abordé dans cette section à partir de différents axes, d'abord comme fonction biologique, ensuite comme partie du système perception-conscience, puis dans le contexte de la dynamique intrapsychique, son rapport avec la mémoire avant d'être étudié dans la situation analytique.

Dès *l'Esquisse d'une psychologie*, texte prépsychanalytique où le fonctionnement psychique est décrit d'après un modèle neuronal, Freud s'intéresse au mécanisme de « l'attention psychique » qu'il assimile à une fonction *biologique* (Freud 1895/2011: 135). De ce point de vue, elle se trouve décrite en rapport direct avec la perception et comme s'appliquant de façon notable aux indices de la réalité extérieure. Pour le neurologue, la biologie apparaît dès les débuts de la vie comme le commanditaire des mécanismes de pensée et ses «

---

<sup>10</sup> À ce sujet, voir le travail récent de Simanke, R. (2023).

règles disent où doit se diriger à chaque fois l'investissement d'attention et quand doit faire halte le processus de pensée » (185).

Plus tard, dans *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, le Freud psychanalyste décrit l'activité d'attention comme une fonction devant « explorer périodiquement le monde extérieur pour que les données de celui-ci lui soient connues à l'avance au cas où s'installerait *un besoin interne impossible à différer* » (Freud 1911/2009: 15, souligné par nous). L'idée est également présente dans *l'Interprétation des rêves* où l'attention est décrite comme destinée à observer le monde extérieur à la recherche d'objets de satisfaction, de façon à ce que, le moment venu, lorsque le besoin se fera sentir, l'action puisse se diriger dans la direction adéquate pour apaiser toute tension pulsionnelle issue de l'intérieur de l'organisme. L'attention se met ici au service de la réalisation d'une expérience de *satisfaction du besoin* permettant d'informer le moi de la possibilité d'une décharge (ou éconduction, selon le terme retenu). Ce mouvement se retrouve dans l'acte de jugement et la prise en compte du *principe de réalité*, accordant une valeur accrue à la réalité extérieure.

Freud avait développé dans *l'Esquisse* la notion d'« action spécifique » qui renvoie à un type d'intervention capable de réduire l'excitation se manifestant à l'intérieur du corps du sujet et indique que cette action ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés. Dans une perspective génétique cherchant à approcher les fondements des mécanismes psychiques, Freud estime que « L'organisme humain est d'abord incapable de mettre en œuvre l'action spécifique. Elle se produit par *aide étrangère*, quand, par la décharge par voie de changement interne, *l'attention* d'un individu expérimenté [est] attirée sur l'état de l'enfant » (Freud 1895/2011: 58, souligné par nous).

L'activité d'attention est ainsi indissociable de l'opération perceptive : selon Freud « Cette activité va au-devant des impressions

sensorielles au lieu d'attendre leur survenue » (Freud 1911/2009: 15). L'attention cherche à capter *activement* les impressions sensibles. Cela a pour effet d'augmenter « La significativité des organes sensoriels tournés vers ce monde extérieur et de la conscience qui s'y rattache » (*Ib.*).

Examinons maintenant les liens qui unissent le mécanisme attentionnel et le fonctionnement de la conscience. Dans *l'Interprétation des rêves*, le mécanisme de l'attention est clairement présenté par l'inventeur de la psychanalyse comme attaché au *système perception-conscience* : il y est décrit comme « activité périodique de conscience ». D'une manière générale, Freud décrit la conscience comme une composante de l'appareil psychique, participant du *système perception-conscience* (*Pc-Cs*) dans sa première topique et qu'il associe dans le cadre de sa seconde topique à une fonction appartenant au moi. En effet, dans son texte *Le moi et le ça* (*Essais de psychanalyse*), il attribue la fonction perceptive à l'instance moiïque : « La perception est au moi ce que l'instinct ou l'impulsion instinctive sont au ça » (Freud 1927/1981: 193). Cette fonctionnalité dévouée au *moi* est notamment observable dans la disposition à l'angoisse réelle « un état d'attention sensorielle accrue et de tension motrice que nous appelons apprêtement à l'angoisse » (Freud 1933/1995: 165). Dans ce cadre, l'attention est soutenue, vigilante, et consiste à être à l'affût d'un signal de danger.

Freud prend soin de distinguer le conscient comme *état* possible d'une impression perceptive de la conscience comme *fonction systémique*. La conscience s'assimile ici à la partie perceptive de l'appareil psychique, et Freud voit l'essence de celle-ci dans la capacité à recevoir les « qualités » sensibles à l'origine de la perception psychique. La conscience se présente ainsi comme un véritable « organe des sens » (Freud 1900/1967), et également comme la régisseuse de la motilité volontaire :

Toute notre activité psychique part de stimuli (internes ou externes) et aboutit à des innervations. L'appareil aura donc une extrémité sensitive et une extrémité motrice ; à l'extrémité sensitive se trouve un système qui reçoit les perceptions, à l'extrémité motrice s'en trouve un autre qui ouvre les écluses de la motricité. Le processus psychique va en général de l'extrémité perceptive à l'extrémité motrice (Freud 1900/1967: 456).

Il attribue à cet appareil *Pc-Cs.* une certaine « position spatiale », ce dernier pour accomplir sa tâche, devant « se trouver à la frontière de l'extérieur et de l'intérieur, être tourné vers le monde extérieur et envelopper les autres systèmes psychiques » (Freud 1920/2002: 295). En outre, ce contact n'est possible que dans la mesure où des *excitations internes* alimentent l'investissement perceptif. Freud écrit dans sa « Note sur le bloc-notes magique » que ce sont des engagements énergétiques émanant de l'intérieur de l'appareil psychique qui mettent en branle le système *Pc-Cs.* De cette manière, des « innervations d'investissements sont envoyées de l'intérieur par cours rapides et périodiques dans le système *Pc-Cs.* qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées » (Freud 1925/1992: 123). L'investissement de l'attention s'effectue en direction des voies où se propage l'excitation sensorielle reçue (Freud 1900/1967). L'appareil perception-conscience peut orienter l'attention de manière *intentionnelle* et, en fonction de cela, commander l'accès à la *motilité volontaire*.

Si comme nous l'avons pour Freud (1895/2011) l'attention psychique s'applique éminemment aux indices de la réalité extérieure, nous savons qu'elle se dirige également vers les contenus émanant de l'intérieur de l'appareil psychique. En effet, Freud reconnaissait déjà en

1895 que le mécanisme attentionnel se portait aussi sur les idées et que « Les signes de décharge du langage sont dans un certain sens aussi des signes de réalité, signes de la réalité de pensée, mais non [de la réalité] extérieure » (Freud 1895/2011: 159). Ce sont donc les signes verbaux qui « placent le processus de pensée sur le même plan que les processus de perception, leur confèrent une réalité et rendent possible leur mémoire » (145). Par ailleurs, l'orientation « centripète » de l'attention est manifeste pendant le sommeil au moment du phénomène onirique, lorsque les investissements se retirent du système *Pc-Cs*. : l'attention se tourne à présent vers les représentants de désir internes provenant de l'inconscient et formant le rêve.

Cependant, le mécanisme attentionnel semble s'inscrire ici dans un système aux lois de fonctionnement complexes : les processus internes sont en effet « drainés » par différents lieux et systèmes de régulation psychiques. Rappelons que pour Freud, l'appareil psychique se présente

comme un instrument, dont nous appellerons les parties composantes : "instances" ou, pour plus de clarté, "systèmes". Imaginons ensuite que ces systèmes ont une orientation spatiale constante les uns à l'égard des autres, un peu comme les lentilles du télescope. Nous n'avons d'ailleurs même pas besoin d'imaginer un ordre spatial véritable. Il nous suffit qu'une succession constante soit établie grâce au fait que, lors de certains processus psychiques, l'excitation parcourt les systèmes psychiques, selon un ordre temporel déterminé (Freud 1900/1967: 56).

Selon le fondateur de la psychanalyse, le montage de l'appareil psychique repose sur l'image d'un instrument à différents niveaux aux fonctionnements hétérogènes : l'inconscient (*Ics*), le système

perception-conscience (*Pc-Cs*) déjà mentionné, et le préconscient (*Pcs*). Le rôle du préconscient y apparaît comme une instance-processus centrale : il occupe une position intermédiaire entre l'inconscient et le conscient. Dans la vision de l'auteur, le préconscient semble séparé du conscient sur un plan *topique*, mais non *dynamique* dans le sens où les *processus* de ces deux instances communiquent entre eux. Le texte « L'inconscient » (Freud 1915/2005 précise que « le devenir-conscient se trouve restreint par certaines orientations de son attention » ; 232) : le processus attentionnel jouerait donc un rôle assez déterminant dans l'accès à la conscience de contenus non encore conscients.

Freud se consacre à l'examen des conditions du *devenir-conscient* à plusieurs endroits de son œuvre. Il souligne le fait que le préconscient héberge des contenus émanant de l'inconscient et des formations fantasmatiques mixtes, « sangs-mêlés » « hautement organisés, exempts de contradiction [qui] ont exploité tout acquis du système Cs, et pour notre jugement, se laisseraient à peine à différencier des formations de ce système » (231). L'auteur remarque également que malgré leur proximité avec la conscience, certains contenus du préconscient ne peuvent l'atteindre en raison d'une attraction plus forte exercée par l'inconscient. Du reste, le devenir-conscient suppose en général la levée du refoulement, mais également de contourner la *censure* existant entre le préconscient et la conscience. Selon Freud, la première ligne de censure s'établit « contre l'*Ics* lui-même, la dernière contre les rejetons *pcs* de celui-ci. » (Freud, 1915/2005, p. 105). Le préconscient fonctionnerait ainsi comme une sorte de sas à deux seuils évaluant et filtrant deux contenus différents : les éléments proprement inconscients et les « descendants » transformés de celui-ci. C'est ici qu'opère la fameuse *liaison* entre représentation de chose et représentation de mot, que Freud pose comme condition pour qu'un contenu psychique devienne conscient.

L'attention participe donc ici à titre préconscient dans l'œuvre

de *sélection* des représentations pour leur accès à la conscience. Par ailleurs, si l'attention est requise dans ce phénomène dont l'aboutissement est de porter à la conscience des éléments inconscients, l'attention fait œuvre d'une sélectivité également soumise à un certain *déterminisme psychique*. L'affectation de la charge énergétique à l'une ou l'autre des représentations qui accède à la conscience ne se fait pas au hasard. Pour Freud, nous « méconnaissions l'étendue du déterminisme auquel est soumise la vie psychique. Ici et dans d'autres domaines, ce déterminisme s'étend beaucoup plus loin que nous ne le soupçonnons » (Freud 1901/1976: 258). Ainsi, estime Freud, « dans la vie psychique, il n'y a rien d'arbitraire, d'indéterminé » (260). Cette affirmation est issue de la distinction établie entre motivation inconsciente et motivation consciente, et du constat que cette dernière n'est pas présente à toutes nos décisions motrices. Conformément à ce principe du déterminisme auquel Freud tient, tout le problème est donc de comprendre les motifs psychiques du devenir des investissements et de reconnaître une *intentionnalité inconsciente*.

En définitive, Freud (1900/1967) postule que les perceptions subissent une transformation avant d'accéder à la conscience, tant celles d'origine externe, que de source interne. Les excitations ne sont donc pas « perçues » consciemment telles quelles, mais font l'objet d'une modification avant d'être saisies par la conscience. L'activité perceptive en elle-même n'est pas synonyme de conscience : elle ne constitue que l'un des jalons d'une voie conduisant vers la conscience, opération dans laquelle l'attention apparaît comme primordiale. Le rôle de l'attention dans l'appréhension des phénomènes émanant tant de l'extérieur que de l'intérieur de l'appareil psychique apparaît donc indiscutable. Percevoir signifie recevoir des excitations, mais ces dernières ne deviennent pas systématiquement objet de la conscience entendue comme organe réflexif : cette réflexivité nécessite la possibilité d'orienter activement les mécanismes de sélectivité

perceptive. Nous pourrions dire que *recevoir* et *avoir conscience* des perceptions sont deux activités différentes, la différence tenant notamment à l'intervention du processus attentionnel.

Par ailleurs, dans *l'Esquisse*, Freud développe l'idée selon laquelle « l'effet de l'*attention psychique* est l'investissement de ces mêmes neurones qui sont le support de l'investissement de perception » (Freud 1895/2011: 137). Selon cette version des choses, les premiers investissements effectués par la perception ont créé des voies de passage traçant des chemins pour le déplacement ultérieur de l'énergie, autrement dit des connexions en direction d'éléments mnésiques fournissant un analogue de la perception : c'est ce qu'il nomme « frayage ». Laplanche et Pontalis précisent que la notion de frayage n'est pas d'emblée à comprendre comme passage plus facile d'une image à une autre, « mais comme un processus d'opposition différentielle : telle voie n'est frayée qu'en fonction du non-frayage de la voie opposée » (Laplanche et Pontalis 2002: 38).

De cette manière, lors de la réapparition d'un état de tension ou de désir, ce sont les mêmes « complexes neuronaux » et leurs frayages qui vont être réactivés *via* l'attention. Selon Freud, ce sont ces mêmes frayages qui sont constitutifs de la mémoire. L'auteur reprend cette hypothèse dans *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique* où il écrit que conjointement au processus attentionnel « Il est vraisemblable que fut en même temps instauré un *système de marques* qui avait à mettre en dépôt les résultats de cette activité de conscience périodique, une partie de ce que nous appelons mémoire » (Freud 1911/2009: 15, souligné par nous).

Attention et mémoire sont donc liées. Du reste, dans la vision freudienne de la mémoire, une notion essentielle, celle de *traces mnémoniques* ou *mnésiques*, est mise au premier plan. Pour Freud, la trace mnésique désigne la façon dont les événements s'inscrivent et s'agencent dans la mémoire du sujet. La trace mnésique est envisagée

à partir de sa relation avec d'autres traces. C'est à cet endroit que Freud reprend la notion de frayage, précédemment évoquée, et que nous pourrions résumer comme la formation d'une connexion « entretenue » entre deux éléments mnésiques : la trace mnésique n'est ainsi qu'un aménagement particulier de frayage. Le processus de frayage auquel participe l'attention devient le support de l'organisation progressive de l'appareil psychique, organisation autorisant la *rétenion* et *l'évocation* de souvenirs, car pour l'auteur, « la mémoire consiste en frayages » (Freud 1895/2011: 171). Pour Freud, la trace mnésique est inscrite en relation avec d'autres traces : « au niveau de l'évocation, un souvenir peut être réactualisé dans un certain *contexte associatif*, alors que pris dans un autre contexte, il sera inaccessible à la conscience » (Laplanche et Pontalis 2002: 491, souligné par nous).

Nous terminerons notre parcours du concept d'attention dans la littérature freudienne en examinant sa place dans la notion d'« attention également flottante » (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*). Par cette expression, Freud décrit l'attitude psychique du psychanalyste à l'écoute de son analysant. Énoncée dans *La technique psychanalytique*, cette règle indique que l'analyste doit s'abstraire d'une attention volontaire et jugeante au profit d'une démarche attentionnelle ne privilégiant aucun élément parmi le matériel émis par l'analysant. Cette attention analytique « en égal suspens » est symétrique de la règle fondamentale d'association libre administrée à l'analysant, à qui il est proposé de dire « tout ce qui lui passe par l'esprit » : « l'analysé doit communiquer tout ce qu'il attrape au vol dans son auto-observation, en refrénant toutes les objections logiques et affectives qui veulent l'inciter à faire une sélection » (Freud 1919/1981: 75). Dans ce contexte, selon les mots de Freud, l'analyste doit être en mesure d'interpréter tout ce qu'il entend afin d'y découvrir tout ce que l'inconscient dissimule « sans remplacer par une censure personnelle la sélection à laquelle renonce le malade » (Freud

1919/1981: 76).

Freud commentait déjà la règle dite de l'association libre administrée au patient et placée au cœur du dispositif de la cure dans ses *Études sur l'hystérie* où il remarquait que « des personnes diverses apprennent à des degrés divers de facilité à se dessaisir de leur intentionnalité et à se comporter en observateurs parfaitement objectifs face aux processus psychiques qui sont en elles » (Freud 1895/2009: 296). Freud enjoint ses patients à mettre de côté leur regard critique sur les idées qui leur viennent à l'esprit. Plus tard, Freud illustre cette disposition psychique particulière dans l'image, devenue fameuse, du voyageur de train :

Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui. Enfin, n'oubliez jamais votre promesse d'être tout à fait franc, n'omettez rien de ce qui, pour une raison quelconque, vous paraîtrait désagréable à dire (Freud 1919/1981: 94).

L'analyste devrait ainsi obtenir de l'analysant la transcription verbale d'un paysage psychique constitué d'une succession d'images, de sentiments, d'affects.

Nous voyons bien ici comment cette règle s'emploie à « contrer » le mécanisme de sélection opéré par l'attention à un niveau préconscient-conscient et présenté plus tôt. Le cadre psychanalytique de l'association libre tente de déjouer les mécanismes d'attention et de concentration habituels au profit de l'accès au refoulé. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud rattache la concentration au processus d'isolation dans sa valence normale. L'isolation, comme le rappellent Laplanche et Pontalis, consiste « à isoler une pensée ou un comportement de telle sorte que leurs connexions avec d'autres

pensées ou avec le reste de l'existence du sujet se trouvent rompues » (Laplanche et Pontalis 2002: 215). Ce mécanisme permet au moi de limiter la perturbation de « Ce qui nous apparaît significatif comme impression, comme tâche », la concentration permettant de « tenir à distance non seulement ce qui est indifférent, ce qui ne relève pas de cela, mais avant tout ce qui, étant opposé, ne convient pas » (Freud 1926/2011: 36).

#### **4. Considérations sur les lignes de continuité entre le concept freudien d'attention et la psychologie des processus attentionnels**

Nous noterons tout d'abord que, à l'image de la psychologie physiologique de son temps, Freud paraît distinguer deux types de processus attentionnels, le premier correspondant à l'attention spontanée, le deuxième à l'attention volontaire. En effet, lorsque le psychanalyste considère le phénomène attentionnel comme une fonction biologique, il décrit une attention qui se dirige vers le monde externe de manière *automatique* dans le but d'anticiper la satisfaction d'un besoin corporel. Il s'agit bien selon nous d'un exemple d'attention *spontanée* gouvernée par des sentiments associés à des besoins internes comme l'avait défini Ribot, correspondant, en termes freudiens, aux pulsions d'autoconservation et sexuelles.

L'attention décrite par Freud comme cherchant à capter activement les impressions sensibles, de manière consciente et délibérée, nous met en face d'un acte attentionnel *volontaire*. Il vaut de même pour « l'attention d'un individu expérimenté » qui, en tant qu'aide étrangère, met en œuvre l'action spécifique en direction d'un organisme humain encore immature. Dans ces deux cas de figure, les processus attentionnels en question se voient aussi guidés par des besoins internes, des pulsions d'autoconservation ou sexuelles. Néanmoins, à la différence de l'attention spontanée de Ribot, il existe

un *investissement actif* des objets du monde externe, ce qui permettrait de rendre plus efficace la satisfaction pulsionnelle.

Comme nous l'avons suggéré dans la première section de cet article, l'attention spontanée serait plutôt associée au *principe du plaisir*, alors que l'attention volontaire au *principe de réalité*. Dans son texte *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, Freud souligne que les processus qui visent la satisfaction immédiate d'un besoin, parfois même par la voie hallucinatoire, tendent à respecter le principe du plaisir, ce qui implique la participation d'une capacité attentionnelle automatique. En revanche, les processus psychiques qui évitent la satisfaction immédiate d'un besoin pulsionnel afin d'accéder à une satisfaction plus importante dans l'avenir exigent la participation d'un mécanisme d'inhibition. Ce dernier permet l'émergence d'un état attentionnel artificiel orienté par un moi conscient.

En accord avec le principe de réalité, la fonction d'attention volontaire sera rattachée par Freud au « système perception-conscience », normalement tourné vers le monde externe. Or, comme nous l'avons vu chez les auteurs cités par Ribot, la relation entre attention et perception du monde externe était un lieu commun dans la psychologie physiologique du XIX<sup>e</sup> siècle. À partir de 1923, et l'apparition de la deuxième topique freudienne, l'attention volontaire sera considérée comme l'une des principales fonctions du moi. Nous pouvons trouver un raisonnement similaire chez Ribot (1889), lorsque le philosophe français écrit par rapport à ce type d'attention que, « soumise à l'autorité supérieure du moi », « je la donne ou la retire comme il me plait, je la dirige tour à tour vers plusieurs points, je la concentre sur chaque point aussi longtemps que ma volonté peut soutenir son effort » (Ribot 1889: 57).

Du reste, nous avons remarqué que dès *l'Esquisse*, Freud situe le travail de l'attention appliqué à la perception interne, en se tournant vers les idées et les désirs émanant de l'intérieur de l'appareil

psychique. Concernant les désirs, il est intéressant de noter que Ribot discute lui-même de l'application de l'attention à des images sensorielles simples ou complexes. Dans le cas des images sensorielles simples, nous pouvons très bien concevoir la participation de l'attention spontanée dans les situations où le psychisme se voit envahi par des contenus à caractère obsédant, tel que le philosophe le discute dans une partie de son travail non abordé par nous et consacrée aux pathologies de l'attention. Selon l'auteur, ces images correspondent à la « reviviscence des éléments sensoriels et moteurs qui ont constitué la perception ». Naturellement, elles s'associent à des besoins internes. Le même principe s'applique à des images sensorielles complexes, produites par un ensemble d'images sensorielles simples. En termes freudiens, nous pouvons comparer ces images investies par l'attention tant à des représentations obsédantes, qu'à des images oniriques.

Concernant les idées, Ribot (1889) conçoit des images complexes groupées à l'aide d'un mot et des mots accompagnés d'un « schéma vague ou même sans aucune représentation concomitante » (80). Or, contrairement aux désirs, la survenue des idées exige la participation de l'attention volontaire, ce qui nous permet de les comparer au concept freudien de « représentation de mot » par opposition aux « représentations de choses », ces dernières plus proches des images simples et complexes non accompagnées de mot. Pour ce qui est maintenant de la relation entre attention et mémoire, la notion de frayage proposée par Freud 1895 va à la rencontre de l'idée mentionnée par Ribot de consolidation des différents types d'images à l'intérieur de l'espace psychique.

Enfin, l'attention également flottante décrite par Freud comme composante de la situation analytique nous paraît comparable à un état de *relaxation* de l'attention dite volontaire, remarque également valable pour l'analysant qui s'abandonne à l'association libre. Pourtant, cet état ne coïncide pas complètement avec celui qui caractérise

l'attention dite spontanée chez Ribot, ce qui nous amène à considérer que Freud expose ici une forme de processus attentionnel *intermédiaire*.

Selon le psychanalyste, ce processus attentionnel particulier est confronté à une censure interne qui nous renvoie en termes théoriques aux mécanismes d'inhibition décrits par Ribot dans son ouvrage. Néanmoins, à la différence de certains physiologistes du XIXe siècle, Freud ne conçoit pas cette inhibition comme un processus purement conscient ou délibéré. En articulant ce phénomène de censure aux *mécanismes de défense*, le psychanalyste associe l'inhibition à un processus *inconscient*, conduisant en ce point à une divergence entre la conception freudienne de l'attention et les positions de la psychologie scientifique de l'époque.

En somme, en ce qui concerne les apports provenant de la psychologie expérimentale, nous pouvons retenir les éléments suivants :

- 1) le concept d'attention décrit un état de monoïdéisme intellectuel ;
- 2) cet état, qui implique systématiquement une action motrice, peut se manifester de manière spontanée ou volontaire ;
- 3) lorsqu'elle se manifeste de manière spontanée, l'attention trouve sa cause dans des états affectifs, elle est toujours guidée par des sentiments agréables, désagréables ou mixtes ;
- 4) en revanche, lorsqu'elle se manifeste de manière volontaire, l'attention exige l'intervention d'un mécanisme d'inhibition censé agir sur son composant moteur ;
- 5) dans les deux cas, l'acte attentionnel participe à la satisfaction d'un besoin organique, en investissant le monde interne avec des images ou des idées, ou externe par la perception ;
- 6) en termes physiologiques, les processus attentionnels se traduisent dans un état cérébral avec l'activation de certaines zones du système nerveux central ;
- 7) en ce qui concerne l'attention volontaire, cet état cérébral particulier implique un travail : la transformation d'énergie potentielle en énergie actuelle ;
- 8) enfin,

en s'appuyant sur les contributions de Brown-Séquard, Ribot associe l'économie de ces énergies à un principe dynamogénique.

En ce qui concerne les conceptions freudiennes, nous pouvons mettre en avant que : 1) les processus attentionnels dirigent l'organisme vers ses objets de satisfaction ; 2) ces processus peuvent investir tant le monde interne, en se concentrant sur des représentations et des représentants de désir, que le monde externe *via* le système perception-conscience ; 3) la satisfaction porte toujours sur des besoins pulsionnels d'autoconservation ou sexuels ; 4) gouvernée par le principe de plaisir, l'attention tend à se manifester de manière spontanée, sans effort particulier ; 5) en revanche, lorsqu'elle est gouvernée par le principe de réalité, l'attention exige un travail de censure, ce qui implique une dépense supplémentaire d'énergie ; 6) d'un point de vue psychique, l'économie de ces énergies sera pensée par Freud en termes dynamique ; 7) le travail de censure exigé par le principe de réalité s'applique à une sorte d'*intentionnalité inconsciente*.

## 5. Conclusion

L'objectif de cet article était de réaliser une étude préliminaire des lignes de continuité existant entre les conceptions freudiennes de l'attention et le concept proprement dit d'attention tel qu'il a été conçu par la psychologie expérimentale du XIXe siècle.

Parmi les points communs entre ces deux perspectives, nous avons identifié deux éléments principaux : a) l'existence de deux types d'attentions, l'une plutôt passive et directement liée à la conservation de l'organisme et de l'espèce, l'autre plutôt active et adaptée aux exigences du monde externe ; b) une conception économique du travail de l'attention, soit dans sa version passive, sans dépense particulière d'énergie, soit dans sa version active, avec dépense supplémentaire d'énergie.

Pour ce qui est des divergences, nous pouvons pointer d'emblée une différence de vocabulaire entre les deux traditions. Ce changement paraît modifier la forme, mais pas nécessairement le fond des concepts mobilisés. Un bon exemple de cet accord de fond est l'opposition entre l'attention spontanée et l'attention volontaire. À un deuxième niveau, nous pouvons souligner la place occupée par l'attention dans la métapsychologie freudienne et la relation que ce concept passera à établir avec d'autres à l'intérieur de ce système théorique. En effet, la notion freudienne de censure ne coïncide pas point par point avec la notion psychophysiologique d'inhibition, ce qui indique ici une différence de fond par rapport au concept de l'attention volontaire. Ces considérations nous amènent à un troisième niveau d'analyse, d'irréductibilité d'un modèle à l'autre. Lorsque Freud parle de censure, l'auteur thématise un mécanisme particulier d'inhibition censé agir sur une forme particulière d'attention volontaire non consciente.

Au demeurant, ce qui nous paraît irréductible entre les deux modèles réside dans l'importance attribuée à l'inconscient dans les processus attentionnels. Pour la tradition psychophysiologique, telle qu'elle a été synthétisée dans l'ouvrage de Ribot, l'attention volontaire est toujours consciente. En revanche, pour la tradition psychanalytique, il faut présupposer au moins deux types d'attention volontaire, l'une consciente et délibérée, l'autre inconsciente. Comme tout type d'attention, l'attention volontaire inconsciente trouve sa cause générale dans les besoins organiques de l'individu. Chez Freud, néanmoins, elle sera conditionnée par une forme particulière associée aux besoins corporels et au désir. À la différence des images sensorielles simples et complexes, accompagnées ou non de mots selon Ribot, le désir implique la déformation des contenus imagés, ce qu'en termes freudiens nous pouvons considérer comme propre au fantasme.

Nous espérons pouvoir développer ces idées préliminaires dans une étude plus complète sur le sujet.

## Références

- Andersson, O. (1962). *Studies in the Prehistory of Psychoanalysis: The etiology of psychoneuroses and some related themes in Sigmund Freud's scientific writings and letters, 1886-1896*. Svenska Bokförlaget.
- Bernfeld, S. (1944). Freud's Earliest Theories and the School of Helmholtz. *Psychoanalytic Quarterly*, 13: 341–362.
- Bixler, J.S. (1945). Letters from William James to Théodule A. Ribot. *Colby Library Quarterly*, 10: 155–161.
- Brown-Séguard, C-E. (1882). Recherches expérimentales et cliniques sur l'inhibition et la dynamogénie. Application des connaissances fournies par ces recherches aux phénomènes principaux de l'hypnotisme, de l'extase et du transfert, *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 19(3-9): 5–36, 53–55, 75–77, 105–107, 136–138.
- Carpenter, W.B. (1975). *Principles of mental physiology*. Henry S. King & Co.
- Dechambre, M. A. (1884). *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Paris : G. Masson : P. Asselin ; série 1, tome 30, DIU - DYN.
- Descartes, R. (1909). Passions de l'âme. In *Œuvres de Descartes* Paris: Leopold Cerf ; tome XI, 291–488. (Ouvrage original publié en 1649).
- Ellenberger, H.F. (1994). *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris : Fayard. (Ouvrage original publié en 1970).
- Ferrier, D. (1886). *The functions of the brain*. G.P. Putnam's sons.
- Fonteneau, Y. (2009). Les antécédents du concept de travail mécanique chez Amontons, Parent et Daniel Bernoulli : de la qualité à la quantité (1699-1738). *Dix-huitième siècle*, 41: 339–368.
- Freud, S. (1967). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF. (Texte original publié en 1900).
- Freud, S. (1976). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot. (Texte original publié en 1901).

Freud, S. (1981). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot. (Texte original publié en 1927).

Freud, S. (1981). *La technique psychanalytique*. Paris : PUF. (Texte original publié en 1919).

Freud, S. (1984). Sur la psychologie du lycéen. In *Résultats, idées, problèmes*. Paris : PUF ; tome 1, 227–231. (Texte original publié en 1911).

Freud, S. (1992). Note sur le bloc-notes magique. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse* (tome XVII, pp. 119-124). Paris : PUF. (Texte original publié en 1925).

Freud, S. (1995). Angoisse et vie pulsionnelle. XXXIIe leçon de Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse*. Paris : PUF ; tome XIX, 164–194. (Texte original publié en 1932).

Freud, S. (2002). Au-delà du principe de plaisir. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse* Paris : PUF ; tome XV, 273–338. (Texte original publié en 1920).

Freud, S. (2005). L'Inconscient. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse*. Paris : PUF ; tome XIII, 206–244. (Texte original publié en 1915).

Freud, S. (2009) Études sur l'hystérie. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse*. Paris : PUF ; tome II, 9–332. (Texte original publié en 1895).

Freud, S. (2009). Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique. In *Œuvres Complètes de Freud / Psychanalyse*. Paris : PUF ; tome XI, 13–21. (Texte original publié en 1911).

Freud, S. (2011). *Esquisse d'une psychologie*. Érès. (Texte original publié en 1895).

Freud, S. (2011). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : PUF. (Texte original publié en 1926).

Freud, S. (2018). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : PUF. (Texte

original publié en 1905).

Hermann, L. (1879). *Handbuch der Physiologie*, Zweiter Band, II. Theil : F.C.W. Vogel.

Horwicz, A. (1872). *Psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage*. Halle : C.E.M. Pfeffer ; tome I.

James, W. (1880). *The Feeling of Effort*. Boston : Boston Society of Natural History.

James, W. (1890). *Principles of psychology*, 2 vol. Macmillan and Co.

Kant, I. (2000). *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*. Hamburg : Felix Meiner.

Laplanche, J. & Pontalis, J.-B. (2002). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF.

Léger, L. (2016). *L'attention*. Paris : Dunod.

Levin, K. (1978). *Freud's early psychology of the neuroses : a historical perspective*. Pittsburgh : University of Pittsburgh press.

Lewes, G.H. (1879). *Problems of life and mind, Third Series*. Ludgate Hill: Trübner & Co.

Lourie, S. (1887). I fatti e le teorie della inibizione (I Fatti). *Rivista Di Filosofia Scientifica*, 7: 577–597.

Lourie, S. (1888). I fatti e le teorie della inibizione (Le teorie). *Rivista Di Filosofia Scientifica*, 8: 81–110.

Maquestiaux, F. (2017). *Psychologie de l'attention*. De Boeck Supérieur.

Maudsley, H. (1877). *The physiology of mind*. D. Appleton and Company.

Padovan, C. (2018). *Les origines de la méthode psychanalytique* [thèse de doctorat, Université Paris-Diderot-Sorbonne Paris Cité].

Pérez, B. (1886). *L'enfant de trois à sept ans*. Paris : Félix Alcan.

Ribot, T. (1889). *La psychologie de l'attention*. Paris : Félix Alcan.

Richard, J-F. (1980). *L'attention*. Paris : PUF.

Simanke, R. (2023). *A fundação da psicanálise, Volume 1: Do neurônio à memória*. Instituto Langage.

Spencer, H. (1879). *The Data of Ethics*. London and Edinburgh: William and Norgate.

Sulloway, F.J. (1992). *Freud, biologist of the mind: beyond the psychoanalytic legend*. Harvard: Harvard University Press. (Texte original publié en 1979).

Volkman von Volkmar, W. (1875). *Lehrbuch der Psychologie: vom Standpunkt des Realismus und nach genetischer Methode, vol 2*. Otto Schulze.